

Pascal et l'Auvergne

par Charles JUGE-CHAPSAL

*président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Clermont-Ferrand.*

GARDIENNE des traditions spécifiquement auvergnates, l'Académie de Clermont a tenu à donner à cette commémoration du Tricentenaire de la mort de Blaise Pascal un caractère particulièrement solennel. Aussi suis-je heureux d'être son interprète pour exprimer notre profonde gratitude à toutes les éminentes personnalités qui ont bien voulu par leur présence rehausser l'éclat de cette cérémonie; à M. Valéry Giscard d'Estaing, ministre des Finances, M. le représentant du ministre d'État chargé des Affaires culturelles; à MM. les sénateurs et députés du Puy-de-Dôme, et spécialement à M. le sénateur-maire de Clermont, qui, continuant une tradition plus que séculaire, a mis cette salle à notre disposition et nous a prêté son précieux concours pour l'organisation de cette séance; à M. le préfet du Puy-de-Dôme et à MM. les représentants des autorités civiles, militaires et religieuses.

Notre vive gratitude est acquise à l'Institut de France qui, déférant à notre invitation, a bien voulu participer d'une façon prépondérante à cette commémoration par ses délégués choisis parmi ses membres les plus réputés : M. Denjoy, président de l'Académie

Discours prononcé à la séance solennelle de l'Académie, Clermont-Ferrand, le 4 juin 1962.

des Sciences, universellement connu comme spécialiste de la théorie des fonctions et de celle des ensembles géométriques qui complètent les découvertes de Leibniz et de Newton; M. Jean-Jacques Trillat, de l'Académie des Sciences, Auvergnat par l'alliance et d'adoption, disciple du duc Maurice de Broglie, qui s'est illustré dans le monde savant par ses recherches sur l'emploi des Rayons X, comme moyen d'investigation des structures matérielles, a développé l'emploi de la diffraction des électrons comme procédé d'étude des structures. Grand maître dans ces techniques nouvelles, il est l'auteur d'études très approfondies des corps gras et des phénomènes de lubrification¹. Je dois ajouter que M. le professeur Edmond Giscard d'Estaing, économiste et financier réputé même bien au-delà de nos frontières, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques où siégea son beau-père, M. Bardoux, est arrière-cousin de Blaise Pascal et appartient à l'Auvergne par des attaches familiales séculaires.

Parlant au nom de l'Académie française, M. Jean Guilton, rêvant d'être quelque chose comme Sainte-Beuve, a été converti à la philosophie par Jacques Chevalier et Léon Brunschvicg. Écrivain soucieux de beau style simple et clair, il est philosophe profond. Son œuvre répond à deux questions. L'une, d'ordre métaphysique : « Comment pouvons-nous exister dans le temps, ignorer l'avenir, être libres enfin, alors que Dieu, dans son éternité voit sous son seul regard, notre passé, notre présent et notre avenir. » L'autre est d'ordre historique : « Savoir si la connaissance du Christ est fondée par l'esprit de l'homme comme les mythes ou si elle est une réalité indépendante de l'esprit de l'homme. »

Auvergnat par l'estoc maternel, M. Guilton est le tenant d'une tradition pascalisante puisque son bisaïeul, le président à la Cour de Riom Ancelot, président de notre Académie, publia dans nos Mémoires un parallèle remarquable entre Pascal et Leibniz.

Puissé-je aujourd'hui ne pas mériter de mon éminent prédécesseur!

*Ce que Pascal doit à son Auvergne, à ses hérédités
et à son milieu familial et social.*

1. Trillat, au péril de sa vie, transporta à Riom et y cacha à la Maison centrale de cette ville l'eau lourde qui devait servir aux premières expériences atomiques.

Par un singulier destin, il advient que le Président en exercice de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont, chargé par elle de prendre la parole en son nom en cette séance solennelle, commémorative du Tricentenaire de la mort de Blaise Pascal, appartient par les liens du sang à la plus proche parenté du génial philosophe et savant, étant son arrière-petit-neveu breton ². Aussi bien est-il naturel que mon propos soit aujourd'hui de rechercher ce que Pascal doit à son Auvergne, à ses hérédités et à son milieu familial et social.

Il est évident que, tout en admettant les réactions possibles de la volonté et de la nature qui constituent notre personnalité originale, distincte de celle de nos ascendants, nous sommes cependant « déterminés » — « agis » — par le sol et par le climat du pays où nous vivons et qui a formé une race différente de celles qui existent de par le monde; par nos hérédités, par le milieu ou plutôt les milieux où nous évoluons : milieu familial, milieu social, etc.

I

Pascal a vu le jour dans cet hôtel de Langeac, un des plus spacieux de Clermont, acquis par son père en 1614, adossé aux dépendances de la cathédrale, et dont les deux corps de logis, reliés par une cour intérieure, compris entre les rues actuelles des Gras et des Chaussetiers, comprenaient « chambres, chapelle, boutiques et écuries ».

En ce temps-là (le règne de Louis XIII), la ville était peu étendue, peuplée de dix mille âmes. Entassés sur la colline, ses habitants vivaient en de paisibles logis ou d'élégants hôtels de la Renaissance, réservant leur parure aux cours intérieures, et dont la porte d'escalier était sommée d'un blason noble ou bourgeois. Les rues étaient étroites, silencieuses, sombres, mal pavées et parfois maldorantes. Avec sa mère, mais peu de temps (il avait six ans quand elle mourut), avec son père ensuite, Blaise allait sans doute se recueillir sous les voûtes de la cathédrale dont l'élan invitait à la prière, dans cette lumière chatoyante et diaprée, dispensée par le translucide émail des verrières; à Notre-Dame-du-Port, aux murs sévères, aux sculptures remarquables, plus sombre et baignant dans

2. Le président Juge-Chapsal a pour septaïeule la présidente de Fedict de Rego, née Gilberte Pascal, sœur du président Étienne Pascal, et par conséquent tante de l'auteur des *Pensées*.

une atmosphère plus discrète et plus mystique. Et il pouvait, au détour d'une rue, contempler la riche et verdoyante Limagne, et à l'ouest « cette coupole solitaire du puy de Dôme » comme le qualifie M. Jean Guilton, « montagne qui n'est pas comme les autres, montagne stable absolument, qui pourrait encore, ainsi que le dit le Psaume, exulter et bondir ». Il a contemplé à loisir cette âpre terre auvergnate, parfois verte et riante, parfois sévère, un des coins les plus antiques du sol français « pays froid, suivant Michelet, sous un ciel méridional où l'on gèle sur les laves ».

Quelle impression a produit son Auvergne sur Pascal, « ce dôme granitique et volcanique de la Pensée française », ainsi que l'appelle Barrès ? Il faut reconnaître avec tous ceux qui ont pénétré son individualité que Pascal était insensible à la nature même, à l'amour de la nature. « Le temps et mon humeur, a-t-il avoué, ont peu de liaison; j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi-même. » Cependant, M. Jean Mesnard a reconnu que « la nature alimentait son mysticisme dans la mesure où elle n'est qu'une forêt de symboles, où elle est une figure de l'Infini qui l'a créée ». Les choses invisibles sont représentées dans les visibles. Concentré et méditatif comme il était, Blaise a certainement longuement réfléchi sur le cataclysme originaire qui a créé l'Auvergne, devant ce sol tourmenté, devant ces cheyres, « immense et noir amas chaotique » qui furent jadis des fleuves de feu. Cette vision tragique l'a visiblement inspiré et « l'idée qui domine son esprit, a écrit Paul Bourget, est celle d'une catastrophe initiale, d'un bouleversement ancien, d'un chaos primitif (c'est son expression), dont l'homme est le prisonnier ou plutôt il est lui-même ce chaos; il est victime de ce péché originel qu'il expie sans l'avoir commis. Nous sommes donc pour lui dans ce monde, dans la chute, comme il était lui-même en Auvergne devant la trace partout évidente d'un formidable désastre antérieur ».

La terre, plaine ou montagne, sur laquelle s'est implantée la race, a réagi sur elle et sur son tempérament. « On dirait d'une race méridionale, a noté Michelet, grelottant au vent du Nord, et comme enserrée, durcie sous un ciel étranger. » En elle « circule une sève amère et acerbe peut-être, mais vivace comme l'herbe du Cantal ». C'est cette race, pleine d'âcreté et d'ardeur, dont Pascal est le prototype, et qui est celle de L'Hospital, de Du Vair, des Arnaud, des Domat, des Chamfort, etc. On ne saurait s'étonner de trouver en Pascal cette énergie, cet esprit belliqueux, cette austérité de

mœurs, cet esprit ferme en ses desseins, cette ténacité indomptable qui le caractérisent. Ne rencontre-t-on pas chez lui, ce qui est spécifiquement arverne, la rudesse des humeurs, l'âpreté dans les querelles, la fierté qui s'incline mal? Jacques Bardoux a noté : « Pour un peu, dans ses *Pensées*, où soudain, après des passages heurtés et des argumentations rigides, jaillit la lumière dans des formules d'une mystérieuse éternité, on pourrait retrouver le contraste de notre double nature et de notre double climat, les hivers sombres et farouches, les soleils tardifs et ardents qui projettent leurs clartés et leurs couleurs sur l'immensité de nos lointains horizons. »

Précision des termes dans le style, emploi constant des images concrètes « manifestant le goût et le sens de l'observation exacte, génie fiévreux et tourmenté, tout cela est encore dû à l'influence du sol ».

D'ailleurs Pascal s'est toujours enorgueilli de sa qualité d'Auvergnat. Ne signe-t-il pas une de ses machines arithmétiques : « *Blasius Pascal arvernus* » (Blaise Pascal arverne). Cet attachement au sol natal n'est-il pas attesté par son legs de trois mille livres aux pauvres de l'hôpital général de Clermont; par l'expression *notre* ville de Clermont, employée par lui dans une lettre à Périer, possessif marquant son affection profonde pour sa ville natale?

Les succès mondains et scientifiques n'altéreront jamais son patriotisme local et il aimera revenir à Clermont pour des séjours prolongés, comme pour y retremper ses énergies vitales à l'air vif et salubre des montagnes. Il le fera à trois reprises.

En mai 1649, le président Étienne Pascal fuit les troubles de la Fronde et veut éloigner au moins provisoirement Jacqueline de Port-Royal. Il part pour Clermont avec ses enfants et s'installe rue du Terrail, près du chevet de la cathédrale. Pour se distraire, Blaise, suivant les prescriptions médicales, fréquente la société de la ville qui l'accueille avec d'autant plus de faveur qu'il y jouit d'un grand prestige à raison de sa notoriété scientifique. Ce sera plutôt en 1652, au cours de ce qu'on a appelé sa « vie mondaine », qu'il sera assidu chez une précieuse Clermontoise « en tout bien tout honneur ». En 1649, d'autres soucis l'obsèdent : tirer les déductions susceptibles de résulter de la célèbre expérience du puy de Dôme, défendre la priorité de sa découverte de l'existence du vide. En mai 1650, il revient à Paris avec les siens.

En 1652, le président Pascal étant mort, et Jacqueline entrée

à Port-Royal, à peine Blaise a-t-il présenté sa machine chez la duchesse d'Aiguillon qu'il part pour Clermont. Divers documents attestent la réalité de ce séjour. Les raisons de ce voyage? Probablement le désir d'éviter les troubles de la Fronde, et certainement des motifs d'ordre financier. Voulant faire profession, Jacqueline réclama sa dot à prendre sur la succession paternelle. Or, Blaise éprouve de sérieux soucis matériels : il doit financer l'aboutissement de ses recherches, mettre au point sa machine, faire sa publicité. Il a besoin d'argent, et il vient à Clermont s'entendre avec les Périer pour la conduite à tenir. Les Périer et lui s'opposent au désir de Jacqueline de donner ses biens à Port-Royal. Le séjour de Blaise a duré d'octobre 1652 à mai 1653.

En mai 1660, le surmenage que s'est imposé Blaise est tel qu'au dire de Carcavi, il se trouve dans une espèce d'anéantissement, dans une sorte de langueur. Son état s'améliore, au point que, sur les conseils de ses médecins, il part en Auvergne, où il réside près de Clermont, chez les Périer, au château de Bien-Assis. En cette noble demeure, il goûte un repos salutaire, respirant l'air tonifiant des montagnes, entouré des soins affectueux et vigilants de sa sœur Gilberte. Se promenant sous les épaisses frondaisons du parc, contemplant du haut des terrasses Clermont juché sur sa colline, la chaîne des puy dominés par le puy de Dôme, haut-lieu arverne, l'opulente Limagne, il a le loisir en cette ambiance apaisée de méditer à son aise. Mais à peine peut-il écrire et lire, avoue-t-il à Fermat et il se sent bien faible. Cependant a-t-il la force de dicter à ses neveux, car c'est de cette époque que certains datent la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, admirable morceau dont la lecture vous laisse profondément remué, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la richesse et de la fermeté de la doctrine ou du lyrisme ardent du style. C'est avec raison que M. Jean Mesnard y a remarqué « l'allure poétique du texte, doubles mouvements ressemblant à des strophes magnifiquement rythmées ».

II

C'était le dernier contact de Pascal avec l'Auvergne, avec cette terre où reposaient les cendres de ses aïeux qui, eux aussi, avaient formé, par une lente et lointaine élaboration, sa personnalité. Maurice Barrès n'a-t-il pas justement noté à ce propos « qu'en saisissant les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa

famille, nous éprouvons des jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entrecroisent » ?

« Le conscient des pères, a écrit Victor Cherbuliez, c'est l'inconscient des fils, et c'est par l'inconscient que nous sommes sourdement conduits. » Ce que nous pensons, ce que nous sentons, ce que nous voulons, c'est souvent ce qu'ont pensé, ce qu'ont senti, ce qu'ont voulu nos ancêtres, si bien que Jules Lemaître a pu écrire : « Rêver dans le passé, c'est réveiller tous les hommes que nous portons en nous, c'est prolonger notre vie en arrière, par-delà le berceau; c'est jouir de sentir à tout notre être des racines si profondes et d'avoir tant vécu avant de voir la lumière. »

C'est le 19 juin 1623 que naît Blaise Pascal, du mariage d'Étienne Pascal, conseiller du Roi, élu en l'élection du Bas-Auvergne, et d'Antoinette Begon. Grâce aux savantes investigations de nos regrettés confrères, le docteur Émile Roux et le comte Albert de Remacle, les ascendances de Pascal sont établies de façon irréfutable par des documents authentiques.

Quant aux Begon, Antoinette, mère de Blaise est fille de Victor Begon marchand-bourgeois de Clermont et d'Antoinette de Fontfreyde. Échevin en 1606, Victor Begon, de souche terrienne, est originaire de Gerzat, où les siens sont connus depuis 1260, notables agriculteurs, notaires, prêtres. Suivant le processus ordinaire d'élévation sociale, les Begon deviennent magistrats avec Jean, frère d'Antoinette, conseiller du Roi en l'élection de Clermont.

Étienne Pascal, père de Blaise, successivement élu en l'élection de Clermont, président en la Cour des Aides de Montferrand, intendant de Normandie, et conseiller d'État, est fils de Martin Pascal, tour à tour receveur des tailles à Clermont, secrétaire de Catherine de Médicis, conseiller du Roi, trésorier de France et général de ses finances en la Généralité de Riom (charge anoblissante), et de Marguerite Pascal de Mons.

Le bourg de Cournon, juché sur une hauteur aux bords de l'Allier, à peu de distance de Clermont, est le berceau des Pascal. Les documents les montrent censitaires du Chapitre cathédral de Clermont depuis 1345, possesseurs d'une vicairie en l'église Saint-Martin de Cournon, propriétaires du moulin de Gondole, transmis par « Saige homme Michel Pascal » à son fils Jehan, marchand bourgeois de Clermont, au cours du XVI^e siècle, époux de Lucque Debort, et père de Martin.

Le « Général des finances », Martin Pascal, n'a aucun lien de parenté avec sa femme, Marguerite Pascal de Mons. Les Pascal de Mons sont de vieille souche vellave connus par titres depuis 1443, d'abord notaires royaux, puis seigneurs du Pertuis et de Fossier, en Saint-Julien-Chapteuil, anoblis par Louis XI en la personne de Jehan, père de Mathieu, conseiller-clerc en l'Échiquier perpétuel de Normandie, dont son petit-neveu, Étienne, retrouvera le souvenir à Rouen, et de Thomas, président au Parlement de Paris, marié à Catherine Guitard de Saint-Privat, père de François, sénéchal de Clermont, et aïeul de la générale Pascal, femme de Martin ³.

Les arrière-petits-neveux bretons de Blaise Pascal, ses plus proches parents, sont nombreux; innombrables ses arrière-cousins. Fastidieuse en serait l'énumération. Qu'il suffise de savoir que tous appartiennent à la meilleure bourgeoisie et à la meilleure noblesse auvergnate et française. Plusieurs sont aujourd'hui dans cette salle.

Avant de déterminer l'influence personnelle sur Blaise de ses père et mère, il importe de rechercher ce qu'il doit à ses hérédités terrienne, commerçante et de robe.

Tant par l'estoc maternel que du côté paternel, Pascal a eu de nombreux ancêtres, adonnés au négoce, notamment Jehan Pascal, Victor Begon, Antoine de Fontfreyde, tous marchands bourgeois de Clermont.

Ces marchands d'Ancien Régime, bourgeois aisés, parfois opulents, considérés, cultivés, doués de ce goût exquis manifesté dans l'édification de leurs hôtels particuliers dont nous pouvons encore admirer l'harmonieuse ordonnance, voyageant sans cesse, même à l'étranger, soit pour leur commerce, soit députés par leurs villes auprès des autorités de l'État, opiniâtres, pourvus d'un sens commercial averti, de souplesse et de tact, réalisaient de grandes fortunes grâce à leur esprit d'économie et à leur simplicité de mœurs. Moyennant quoi, acquéreurs de fiefs, détenteurs d'armoiries, ils se marient ou marient leurs enfants avec des fils ou des filles de procureurs, d'avocats, de magistrats, même de la noblesse de robe.

Un philosophe contemporain a remarqué que « le commerce est la plus réaliste des professions : les affaires, en effet, réclament une vue nette et étendue et la soumission aux faits ». D'où cette

3. A. de REMACLE, *Blaise Pascal, généalogie*, Clermont-Ferrand 1923.

conséquence, souvent observée, que l'intelligence est l'effet de l'hérédité commerciale. L'essentiel du legs que les aïeux commerçants de Pascal lui ont transmis, c'est le génie pratique. Sans cet atavisme, cet instinct familial, l'éducation donnée par Étienne Pascal à son fils n'aurait pas eu le succès que l'on sait. La méthode de Blaise, génératrice de l'invention de la machine arithmétique, de la théorie de la pesanteur de l'air, des principes du calcul infinitésimal, n'est que l'application du principe pédagogique, énoncé par le président Étienne Pascal : « Tenir l'enfant au-dessus de son ouvrage. » Dom Pastourel, qui a étudié avec tant de pénétration la personnalité de Blaise, a reconnu que cette règle n'était pas autre chose que le souci héréditaire dans certaines familles de la besogne bien faite : pensée essentiellement pratique. Et dom Pastourel d'ajouter : « Elle n'est pas pour cela un pragmatisme aveugle. Elle est un pragmatisme spirituel, fondé sur la suprématie de l'Idée. Les considérations sur les deux infinis n'ont d'autre objet que de nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, en nous regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, de nombre, de mouvement et de temps », sur quoi, dit Pascal, on peut s'apprendre à s'estimer à son juste prix et former des réflexions qui valent mieux que la géométrie même. « Si l'esprit de finesse donne une connaissance bien supérieure à celle que donne le raisonnement géométrique, c'est qu'il est plus près de l'homme et qu'il permet de voir les choses d'un seul regard. L'union du génie spéculatif et du génie pratique, voilà ce qui fait la grandeur de Pascal. »

Le pragmatisme matériel de Pascal apparaît d'abord dans le caractère essentiellement utilitaire de ses inventions et de ses initiatives.

A Rouen, collaborateur de son père dans son labeur écrasant en vue des impôts à percevoir pour le compte du Roi, il cherche à rendre ce travail plus aisé, à le simplifier. C'est l'origine de cette machine arithmétique, qu'il veut robuste, transportable, susceptible d'opérer non sur des chiffres abstraits, mais sur des livres, sols et deniers. Il la perfectionne sans cesse. Il veut en faire le commerce. Sa publicité revêt divers aspects. Offrant un exemplaire de cette machine au chancelier Séguier, il joint à la lettre d'hommage une notice explicative, véritable prospectus commercial, montrant les avantages de l'appareil et les défauts des contrefaçons. Le privilège royal, lui réservant l'exclusivité de la fabrication, lui sera accordé le 22 mars 1649.

Tout Rouen défile dans le salon des Pascal pour expérimenter la machine que Blaise présente à Paris dans le monde de la Cour et de la haute aristocratie, chez la duchesse d'Aiguillon, la marquise de Sablé, au grand Condé. Il en fait hommage à la reine Christine de Suède, l'expose en vue de la vente chez Roberval. Elle n'aura qu'un succès de curiosité; on la trouve trop chère : cent livres ⁴. Malgré les éloges de Huyghens au XVII^e siècle, de Diderot dans l'*Encyclopédie* au XVIII^e, l'invention attendra trois siècles pour connaître le succès que l'on sait : « Pascal est né trop tôt, a écrit M. Steinmann, ses conceptions sont en avance sur le temps. »

Ainsi qu'il sied à un homme du grand monde, à l'instar de ses amis, le chevalier de Méré et le duc de Roannez, Pascal joue. C'est l'usage courant dans les salons et à la Cour. Et c'est sans doute à la demande de Méré qu'avec Carcavi, Fermat et Roberval, il a jeté les bases du *Calcul des probabilités*, qu'on a appelé la *Géométrie du hasard*.

Au cours de leurs conversations, Pascal et Méré ont l'idée d'établir des lignes régulières de carrosses, allant d'un quartier à l'autre de Paris, transportant les voyageurs pour cinq sols. Ce n'est pas dans un esprit de lucre qu'agit Blaise, espérant abandonner aux pauvres sa part de bénéfices.

En 1652, après la mort de son père, Jacqueline, admise à la profession, réclame sa part d'héritage pour en faire donation à Port-Royal. Comme les Périer, Pascal refuse, car quiconque entre en religion est un mort civil. Il dote cependant sa sœur mais de son plein gré, quoique plein d'amertume, s'estimant joué par Port-Royal. État d'esprit compréhensif si l'on réfléchit qu'au dire de Gilberte Périer « il a peu de bien » et que la Mère Angélique fait remarquer à Jacqueline que la fortune de son frère ne lui permet pas de « vivre comme les autres de sa condition ». C'est pour cela qu'il avait demandé un sursis de deux ans à Jacqueline pour son entrée au couvent, espérant dans ce délai se procurer des revenus nouveaux par la vente de sa machine arithmétique.

Toujours pratique, il poursuit avec ténacité la réalisation de son dessein, recueille sa part de l'héritage paternel, obtient des remboursements des débiteurs de son père, place cet argent avec profit, se lance dans l'affaire des dessèchements de marais, continue la fabrication de sa machine, veut acheter une charge, et compte sur un mariage avantageux, auquel d'ailleurs il renoncera.

4. D'après Jean Mesnard. Tallemant des Réaux dit : 400 livres.

Ce tempérament d'homme d'action, ainsi manifesté par l'amour des grandes entreprises, cette sage gestion de son patrimoine, le souci d'exiger de quiconque le respect de son droit, ne sont-ils pas un legs de son ascendance non seulement commerçante mais aussi de robe, composée qu'elle était de magistrats et d'officiers de finances, de ces générations de calculateurs? Ne lui ont-ils pas inspiré le goût des chiffres, transmis cette propension marquée à l'étude des propriétés des nombres, partie importante de son œuvre, et aussi cette prudence scientifique avec laquelle il décrit clairement ses expériences sans en exagérer les conclusions? il a prouvé l'existence du vide, c'est tout. Le savant et perspicace érudit Gonod n'a-t-il pas observé : « Dans ces trois générations successives de calculateurs, y aurait-il quelque chose qui aurait préparé le génie des mathématiques chez Blaise Pascal? »

La vénalité des charges a permis aux riches marchands-bourgeois de Clermont, de Riom et d'ailleurs, d'acheter des offices de judicature et de finances pour leurs fils qui, à l'instar de leurs pères, se montrent tenaces, prudents, conciliant le sens aigu des réalités avec l'ardeur de leurs convictions religieuses, méthodiques et rangés, esprits droits, lumineux et précis, circonspects devant les pièges de la procédure comme leurs pères devant les aléas des opérations commerciales. L'exercice héréditaire de la justice ou de l'autorité entretient chez eux la science juridique, administrative ou financière, l'esprit d'équité et d'indépendance, la haute conception de leur fonction par eux considérée comme un sacerdoce. Le système de l'hérédité des charges, renforcé par le jeu des alliances, a contribué à former une *gens togata*, compacte et forte. « Ces magistrats de l'Ancienne France, a écrit Barrès, formaient un corps vigoureusement caractérisé par l'amour des choses de l'esprit, le goût du droit et de la procédure, le sérieux et le respect de soi-même. Dans une époque pleine de conflits, ils furent d'une solidité morale incomparable. On ne peut pas imaginer de milieu plus austèrement sain. S'il s'y trouve plus de bon sens que de bon goût, si de Patru à Malherbes, ils ont quelque chose de pédant et s'il faudra le chevalier de Méré pour affiner Pascal, leurs paroles, à l'occasion, s'élèvent tout uniment à la grandeur. »

De ses pères, hommes de robe, on peut dire que Pascal a hérité une certaine insensibilité aux questions de sentiment dans ses polémiques, l'intangibilité dans sa conception du droit ou de ce

qu'il considère comme tel. Il est à ce point imbu de l'esprit juridique qu'il en transpose le point de vue dans ses réflexions sur la condition des hommes qu'il imagine « dans les chaînes et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables ».

La recherche et l'appréciation de la responsabilité constituent une des tâches essentielles des magistrats; l'exercice héréditaire de leur fonction renforce en eux la conception qu'ils en ont. On peut penser sans témérité qu'au cours des entretiens que le président Pascal eut avec son fils, ses propos « se ressentaient de son métier et que les problèmes de responsabilité y tenaient une grande place » (Paul Bourget). On sait quel sentiment aigu de la responsabilité avait Pascal. D'autre part, son ardeur inquisitoriale s'est donné libre cours lors de ces sortes de procès qu'il a faits au Frère Saint-Ange, aux jésuites, aux hétérodoxes, aux libertins, à ses amis de Port-Royal, et surtout à la raison humaine. On retrouve dans sa façon d'agir l'esprit procédurier et agressif de ses pères hommes de lois.

Le problème même de la justice hante son esprit et se pose à lui avec tant d'acuité qu'il s'écrie angoissé : « Je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit qu'enfin je suis entré en défiance de moi-même, et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants. »

Le sentiment qui a pénétré ses ancêtres magistrats, conscients de la grandeur de leur rôle et de leur prépondérance sociale, a été la « fierté de race, préjugé salubre, aiguillon à bien servir » dont a parlé Henry Bordeaux. Pascal en hérite, lui qui, sur une de ses machines arithmétiques, appose cette signature : « *Blasius Pascal, patricius avernus* » (Blaise Pascal patricien arverne).

Victor Giraud a pensé non sans raison que Blaise tenait son ardeur mystique « des pieux paysans de Gerzat, dont sa mère lui avait transmis l'âme profondément et naïvement religieuse ». J'ajouterai qu'à cet égard il la devait également aux négociants et magistrats de l'ascendance paternelle, eux aussi solides chrétiens. Plus héréditaire qu'éducative a été l'influence d'une mère qu'il a perdue, étant âgé de six ans et qui, suivant Marguerite Périer « était pieuse et très charitable », ayant par ailleurs « beaucoup d'esprit ».

III

Sur ses trois enfants encore tout jeunes lors du trépas prématuré de leur mère, le président Étienne Pascal reporte toutes ses puissances d'aimer, renonçant au remariage pour s'efforcer de remplacer la mère disparue, et se consacrer à leur éducation et à leur instruction.

Fort en mathématiques, en langues mortes, en droit, esprit ardent et vif, vigoureux et pénétrant, largement ouvert à toutes sortes d'études; doctoral, impérieux et hautain ainsi que le révèle son écriture; il est, par nature et par habitude professionnelle, autoritaire et parfois emporté, au point de gifler avec violence la sorcière appelée au chevet de Blaise enfant et qu'il accuse de lui avoir jeté un sort; de participer avec frénésie à la sédition des porteurs de rente contre Richelieu; d'accabler de reproches sanglants son fils, coupable de lui avoir caché l'intention de Jacqueline d'entrer au couvent.

Il est cependant fort bon homme; nullement morose, il crée chez lui une atmosphère de confiance mutuelle, laissant à ses enfants des responsabilités, mais gardant son autorité qu'il fait parfois durement sentir. Il est sensible et père tendre, à telles enseignes qu'il verse des larmes de joie quand Blaise découvre seul la 32^e proposition d'Euclide, qu'il brave les sbires de Richelieu qui le traquent lors de la sédition des porteurs de rentes et risque sa sécurité pour venir veiller et soigner sa fille Jacqueline gravement malade.

En quoi, Étienne Pascal a-t-il influé sur Blaise? Il est difficile de discriminer ce qui est la part de la nature et ce qui est celle de l'éducation.

L'ardeur de vivre, caractéristique des Pascal, est chez eux génératrice de violence, de passion, d'orgueil. Son père a transmis à Blaise ces traits de caractère et les exemples abondent qui justifient mon dire. La violence héréditaire des Pascal est d'ailleurs, selon M. Jean Mesnard, « propre à toute cette génération, fruste et vigoureuse, de la première moitié du XVII^e siècle ». C'est la violence des Arnauld et des frondeurs.

C'est celle de Blaise, frappant du pied lors de la construction de sa machine, élevant la voix et s'emportant devant les bévues des ouvriers, les pièces inutilisables, les roues détraquées ou mal faites.

Lors de la réception de la lettre de Jacqueline l'invitant à sa prise d'habit en mars 1652, il est saisi d'un violent courroux accompagné de migraine, de même qu'en mai suivant, quand elle propose d'abandonner ses biens à Port-Royal.

Cette violence, cette agressivité, ne les retrouve-t-on pas dans *Les Provinciales*?

Dans sa lutte, rogue et méprisante contre les contrefacteurs de sa machine, Blaise manifeste l'orgueil du jeune savant, sûr de soi. La fréquentation de l'Académie Mersenne et des milieux scientifiques a simplement avivé en lui une certaine vanité naturelle, en ce sens qu'il est devenu « susceptible sur certaines questions d'antériorité plus qu'il n'aurait dû l'être », a noté Fortunat Strowski. Cela suscite en lui un véritable souci de gloire, à ce point qu'il écrit à la reine Christine de Suède : « Le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps. » Et il ose ajouter : « Quelque puissant que soit un monarque, il manque quelque chose à sa gloire, s'il n'a pas la prédominance de l'esprit. » Conscient de sa valeur et de la souveraineté de son génie, Pascal admet difficilement la contradiction.

Il a d'autre part un « cœur hérité », suivant la formule barrésienne. Comme son père, il a une extrême tendresse pour les siens, parfois un peu exclusive et égoïste, lorsque, à l'instar du président quelques années plus tôt, il s'oppose à la prise d'habit d'abord, à la profession ensuite de Jacqueline, opposition justifiée en partie par une question d'intérêt, mais aussi par le besoin moral qu'il a de la présence et de l'affection de sa cadette. Ce n'est que devant la souffrance muette puis les larmes de Jacqueline que, touché d'un chagrin qui peut la briser, Pascal cède. Mais cette tendresse est plus raisonnable que sensible, parce qu'elle veut le bien de ceux dont elle est l'objet. Ses amis en bénéficient, notamment le duc de Roannez et sa sœur; ne demande-t-il pas l'agrément du duc pour faire sa retraite à Port-Royal et n'est-ce pas en larmes que son ami le lui donne? Cette tendresse, se transformant en mysticisme, se porte bientôt sur tous les membres souffrants du Christ, sur les pauvres. Cet amour, altéré d'infini, ne pourra s'épanouir qu'en Dieu.

La gaieté, l'entrain, l'enjouement de Blaise trouvent leur source dans le naturel même de son père, dont le goût de ce dernier pour la compagnie de Le Pailleur et ses amis, Saint-Amant, Benserade, d'Alibray, joyeux compères, prouve qu'il est partisan de la bonne humeur. Comme le président, Blaise ne dédaigne pas la plaisanterie, l'ironie, parfois piquante, qui se révélera dans *Les Provinciales*. On devait rire, chanter et danser chez les Pascal, et M. Jean Steinmann prétend même que la précocité de Blaise en mathématiques s'accompagne peut-être d'un vif amour de la musique. En tout cas, Blaise ne confesse-t-il pas lui-même : « On ne s'imagine Aristote et Platon qu'avec de grandes robes de pédants ? C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis. »

Encore pénétré de l'esprit de la Renaissance, Étienne Pascal veut faire de son fils un humaniste mais que la raison gardera des surprises de l'imagination. Il lui apprendra à observer, à raisonner toutes ses observations, toutes ses démarches, de sorte qu'il ne soit rien dont il ne soit capable de rendre compte; il attendra pour lui inculquer une connaissance nouvelle qu'il ait dépassé l'âge suffisant pour l'assimiler. C'est d'abord l'instruction par leçons de choses au point qu'à douze ans, Blaise rédige un petit traité d'acoustique; puis la préparation à l'étude des langues, l'initiation aux langues mortes et enfin à quinze ans l'étude des mathématiques. Mais le président a compté sans un événement imprévu qui renverse tous ses plans : la découverte par Blaise de la 32^e proposition d'Euclide au moyen d'une série d'intuitions plus que par des raisonnements, en partant de la définition même de la géométrie, surprise un jour par Blaise sur les lèvres de son père : « L'art de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles. » S'inclinant devant le génie de son fils, Étienne Pascal lui ouvre le champ des mathématiques, en même temps que celui des langues et de la philosophie.

Lui enseignant à chercher le pourquoi des choses, le président Pascal a fait de Blaise un savant, mais qui se révélera un jour un penseur puissant et original, un écrivain dont la maîtrise sera faite de la richesse de l'invention et d'un goût naturel achevé, un poète surtout, par le don de l'image, le sens aigu du rythme, l'émotion qui animera sa phrase, son lyrisme. A seize ans, il a l'information d'un homme de trente ans, lisant et écrivant couramment le latin, un peu moins le grec. Il est doué d'une mémoire extraordinaire,

dispose d'une force prodigieuse d'intuition, connaît peut-être Montaigne, et sûrement Du Vair, François de Sales, Balzac, Descartes, Corneille. Mais à cette éducation trop virile auront manqué la grâce et la douceur féminines.

D'esprit libre, marqué par le naturalisme de la Renaissance et le gallicanisme des gens de robe, mais pieux, Étienne Pascal a inculqué à Blaise, plus qu'une piété profonde, une pratique religieuse exacte, un grand respect pour la religion, l'a familiarisé avec la lecture des textes sacrés et des Pères, ce qui s'accorde parfaitement avec certains aspects du jansénisme. Comme son père, Blaise professe que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison. Ce sera le fondement de son système religieux, et Gilberte écrira avec raison que « cet esprit si grand, si vaste et si peuplé de curiosités, qui cherchait avec tant de soin la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant ».

Quand on considère à côté de Blaise, les hautes figures de ses sœurs, bénéficiaires du même système éducatif que leur frère, on doit reconnaître qu'Étienne avait formé de grandes et fortes personnalités.

En outre de celle de son père, il semble bien que l'influence de Jacqueline sur Blaise, encore que cachée, ait été assez efficace pour être notée, Gilberte ne paraissant avoir exercé aucun ascendant sur son frère.

Blaise et Jacqueline s'aiment tendrement. La cordialité et la familiarité règnent entre eux (chose rare au XVII^e siècle) : la preuve en est dans le *tu* et le *vous* alternant dans leur correspondance.

Radieusement belle et fine, d'esprit vif et ingénieux, singulièrement douée pour la poésie, et formée à cet égard par Corneille, elle accompagne Blaise à Paris en 1647, abandonnant aussi Rouen. Comme son frère est souffrant, elle écrit pour lui, l'aide à penser, alors qu'il reçoit Descartes, Roberval, d'Alibray. Ses seules distractions sont ses visites à Port-Royal.

Au courroux de Blaise, lorsqu'elle réclame sa part des biens paternels en 1648, « petite cornélienne, selon Jean Mesnard, martyre de sa sensibilité et de sa tendresse », elle fait face avec opiniâtreté; étant déterminée à faire profession même sans dot comme le lui propose la Mère Angélique, elle oblige Blaise, ému par son chagrin profond, à céder.

Elle assouplit insensiblement le tempérament impérieux et dominateur de ce frère, encore ulcéré d'avoir dû capituler devant Port-Royal dans la question de sa dot, au point qu'en plein désarroi moral, il s'empresse de venir se confier à la jeune moniale et de prendre conseil auprès d'elle. Fin septembre 1654, il lui fait part de son aversion pour la vie qu'il mène, malgré son attachement au monde, et de sa tiédeur envers Dieu. Ses visites à Port-Royal se font de plus en plus fréquentes. Il faudra l'extase mémorable de la nuit du 23 novembre 1654 pour qu'il trouve la sérénité dans l'abandon à Dieu et la soumission à un directeur. Les avis et les prières de Jacqueline y auront puissamment contribué.

Paris, où les Pascal s'établissent en 1631 et où ils reviendront après leur séjour à Rouen, est à ce point habité par de nombreux Auvergnats que notre regretté et érudit confrère Albert Ojardias a pu l'appeler « la capitale héréditaire de l'Auvergne ». Paris est alors en pleine transformation matérielle et morale. C'est le temps de l'hôtel de Rambouillet, des salons et des académies, de l'activité charitable et évangélicatrice de M. Vincent.

Peut-être le président doit-il à son compatriote Guillaume Desgiberts écuyer, sieur de Mondory, maître d'hôtel du Roi, lanceur du *Cid* de Corneille, familier de Richelieu, l'amitié de M^{me} de Combalet, future duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal, qui vante à son oncle les mérites du président et loue « son fils qui est fort savant en mathématiques et qui n'a pourtant que quinze ans ». C'est de cette époque que datent les relations avec le duc de Roannez et sa sœur Charlotte, et peut-être avec la marquise de Sablé. Jacqueline paraît si gentille à des voisins, le conseiller d'État Barillon de Morangis et sa femme, que cette dernière la présente avec succès à la Reine, à la Grande Mademoiselle et à M^{me} de Hautefort.

Grâce à Jacques Le Pailleur, intendant de la maréchale de Thémînes, bon vivant, mathématicien, poète et parfait danseur, et au poète d'Alibray, Étienne Pascal et les siens sont reçus chez la belle et romanesque M^{me} de Saintôt dont les enfants deviennent les amis des petits Pascal; chez la maréchale de Thémînes, où ils entendent, interprétées au clavecin, des mélodies du XVI^e siècle adaptées sur des poèmes de Benserade et de Voiture.

Ayant reconnu le génie de son fils, Étienne Pascal n'hésite pas à le faire participer aux colloques scientifiques auxquels préside le

Père Mersenne, aux discussions qui s'y ouvrent, à tel point qu'à seize ans, en 1639, l'adolescent, distingué par ses pairs pour sa prestigieuse intelligence, écrit son *Traité des coniques*, à propos duquel Désargues reconnaît que Blaise a inventé seul l'hexagramme mystique. Dans ce groupe, berceau de l'actuelle Académie des Sciences, brillent, outre Mersenne, Étienne Pascal, Bourdelet, Roberval, Descartes, Gassendi, Désargues, Fermat, Petit et Le Pailleur.

C'est dans une atmosphère mondaine plus austère que les Pascal vivent à Rouen où ils résident de 1639 à 1648. Ils trouvent cependant dans la haute société, chez l'archevêque François de Harlay qu'ils fréquentent, tous les agréments et toutes les délicatesses de Paris. Corneille, familier de leur salon, inspire à coup sûr Jacqueline, exaltant dans ses *Stances contre l'amour* la puissance de la vertu sur la passion tyrannique, idéal commun à Blaise et à sa sœur. Mais de cette époque, marquée par des troubles sanglants, Blaise conserve, a noté M. Jean Mesnard « l'horreur qu'il exprimera plus tard pour les bouleversements populaires, et la fidélité à la puissance royale, dernier mot de la politique ».

Après la mort de son père en 1651, Blaise décide de suivre l'exemple de celui-ci, qui, sans renier Dieu, a poursuivi sa carrière dans le monde. Il mène une vie de plus en plus brillante, a quatre ou cinq domestiques, un carrosse, des chevaux, exploite sa machine à calculer, veut acheter une charge, se marier, continue à donner des conférences scientifiques chez la duchesse d'Aiguillon, la marquise de Sablé, le duc de Roannez.

Deux faits dominent cette période de vie mondaine, qui se situe entre sa première et sa seconde conversion : le resserrement des liens d'amitié avec Roannez, ses relations avec Méré.

Roannez et Pascal s'étaient connus dès leur jeune âge, et très rapidement avaient sympathisé. Artus Gouffier de Boissy, duc-pair de Roannez, maréchal de camp, gouverneur du Poitou, brillant à la Cour, passionné de mathématiques, s'attache vivement à Pascal dont il devient l'inséparable et intime ami. Ils s'éblouissent l'un l'autre. Pascal admire en Roannez son élégance, son éducation raffinée, ses manières, son caractère aimable. Roannez a été conquis par l'intelligence prestigieuse de Blaise, par le charme de son éloquence et sa réputation de savant. Pascal exerce naturellement un ascendant impérieux sur le duc et sa sœur. De sa personne

émane une séduction infinie. « Il attire en s'imposant », a écrit M. Mesnard.

Cette amitié en procure à Pascal une autre dont l'influence sur la démarche de son esprit sera bénéfique. En 1653, au cours d'un voyage en Poitou avec Roannez, il fait la connaissance du chevalier de Méré, homme d'une intelligence supérieure et d'un commerce agréable, mais professant un dédain souverain pour les mathématiques, à qui il reproche — à tort — d'alourdir l'esprit. Méré démontre à Pascal qu'on peut « deviner le cœur, a écrit M. Steinmann, par une science aussi exacte que la géométrie mais infiniment plus subtile ». Il lui apprend qu'il se connaît peu et lui enseigne l'honnêteté qui est l'art de plaire et d'agréer, en étant d'humeur douce et enjouée, en évitant toute bassesse et pédantisme, en se gardant de toute apparence d'attachement à ses propres affaires, à ses opinions en manifestant une distinction, simple et aisée, un « je ne sais quoi de noble et d'exquis ».

Cet idéal de « l'honnête homme », Pascal s'applique à l'atteindre. C'est grâce à cette conception de l'honnêteté, exigeant soumission à autrui, qu'il se contrôlera et se dépassera lui-même, qu'il deviendra simple comme un enfant et parviendra au dépouillement total. Cela, au prix de patience, d'efforts, de volonté, d'opiniâtreté, et non sans rechutes nombreuses. Curieuse coopération de cette éthique de la religion chez Pascal !

S'accoutumant à regarder en lui-même, à se connaître, à plaire sciemment, Blaise s'applique aussi à penser par le commerce de Montaigne. « Méré lui apprend à y reconnaître moins le compendium de l'indifférence religieuse et de la libre pensée que le bréviaire de l'analyse intérieure, l'antidote du rationalisme des savants et le modèle dans l'art d'écrire » (J. Steinmann). Énergique, claire, mais d'une syntaxe désarticulée, la langue de Pascal trouve dans Montaigne ce qui lui manquait : légèreté, vivacité, piquant, revers de phrases, images rapides et enjouées; art de n'y pas toucher, de chasser l'ennui par l'imprévu, la malice gasconne des *Essais*. Et c'est ce qui fera le prix des *Provinciales*.

Blaise revient à Paris au début de 1652. Il est alors au zénith de la période mondaine de sa vie, et Gilberte peut écrire en toute vérité : « Le voilà donc dans le monde; il se trouve plusieurs fois à la Cour où des personnages qui étaient consommés remarquèrent qu'il en prit d'abord l'air et les manières avec autant d'agrément que s'il y eût été nourri toute sa vie. »

En janvier 1646, le président Pascal, alors à Rouen, s'est démis un membre. Deux gentilhommes, Duchamp des Landes et Duchamp de la Bouteillerie, jadis ardents bretteurs, maintenant chirurgiens habiles, exerçant leur fougue dans le domaine de la charité guérissent Étienne Pascal. Mais, disciples de Saint-Cyran, et admirateurs des dons de Blaise « dont la passion pour les sciences et l'appétit de gloire les frappa », ils font lire au jeune homme les *Lettres chrétiennes et spirituelles* de Saint-Cyran, et la *Fréquente Communion* d'Arnauld. Blaise se convertit, et à sa suite, son père, Jacqueline et les Périer. Cette « conversion », c'est le passage d'une vie sans ferveur à une vie austère et pénitente, préconisée par une doctrine, qui n'est pas le jansénisme, mais une tendance janséniste, et qui prêche le détachement, au moins en esprit, des choses de la terre, l'abandon à Dieu et la soumission à un directeur.

Qu'en advient-il chez Pascal? Certaines attitudes, certains écrits trahissent un profond ébranlement moral. Il continue ses recherches scientifiques avec ardeur. Du reste, Saint-Cyran ne condamne que la vaine curiosité et l'orgueil intellectuel menant à l'oubli de Dieu.

Revenu à Paris avec Jacqueline en 1647, Blaise fréquente avec elle Port-Royal, assiste aux sermons de Singlin. Il scrute davantage les mouvements intérieurs de son âme, lit l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères, François de Sales, Bérulle, apprend à connaître Vincent de Paul. Chez les Pascal, on fait moins de toilette et de beaux vers, on discute théologie.

Les années passent. Malgré son attachement au monde, Pascal éprouve dès le début de 1654 du dégoût pour la vie qu'il mène, déplore sa tiédeur vis-à-vis de Dieu, son manque de ferveur. Il résiste longtemps. Puis c'est la nuit d'extase du 23 novembre 1654 où il trouve Dieu avec son cœur et décide sa soumission totale et douce à un directeur. Il n'abandonne pas pour autant le monde, conserve son train de vie jusqu'en 1659, époque à laquelle il vend sa belle bibliothèque, son carrosse, ses chevaux, ses tapisseries, ses beaux meubles, son argenterie. Depuis sa retraite à Port-Royal, il modèle sa vie sur celle des solitaires, se livre à des mortifications raisonnables. D'orgueilleux, impatient, irascible qu'il était, il devient doux et humble de cœur. Naturellement roide, il est tendre, surtout avec les déshérités et les incrédules, d'une bonté gracieuse, gardant son habituelle politesse. Il manifeste sa soumission au Pape et, en fin 1661, décide de se retirer de toutes les controverses et de se consacrer plus que par le passé aux œuvres de piété et de charité.

La lente et progressive ascension vers la perfection se poursuit jusqu'au 19 août 1662, date marquant l'accès à la sainteté de celui qui fut dans le monde, comme le relate l'invitation aux obsèques, « Blaise Pascal, vivant Escuyer, fils de feu Messire Étienne Pascal, Conseiller d'État et président en la Cour des Aydes de Clermont-Ferrand ».

Pascal avait souhaité que son cadavre reposât dans la fosse commune comme celui d'un pauvre. Par une étrange fatalité, la demeure où il est né, Bien-Assis où il a séjourné deux ans avant sa mort, ont été rasés par l'indifférence des hommes. De son corps lui-même, inhumé dans les caveaux de Saint-Étienne-du-Mont, on n'a retrouvé nulle trace. Son vœu de dépouillement total a été pleinement exaucé.

Quant à nous, que nous lui soyons rattachés, pour certains par les liens du sang, et pour tous par la concitoyenneté arverne et française, nous en concevons un légitime orgueil. Mais souvenons-nous de ce qu'il écrivait aux Périer lors de la mort de son père : « J'ai appris qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde. » S'il est vrai, comme l'a dit un penseur contemporain, que « les vrais tombeaux des morts sont les cœurs des vivants », la meilleure façon pour nous d'honorer la mémoire de Pascal et de lui agréer par-delà la tombe, consiste à nous inspirer dans notre conduite des enseignements dans les ordres spirituel, moral et intellectuel de celui dont Sully-Prudhomme a exalté « le multiple génie où la nature semble avoir allumé autant de flambeaux qu'elle a de provinces mystérieuses, depuis l'espace infini où gravite la matière jusqu'aux abîmes de la conscience humaine »; de celui qu'un étranger, Julien Green, a qualifié « le plus grand des Français! »

PRINCIPALES SOURCES :

Victor GIRAUD, *La Vie héroïque de Blaise Pascal*, Paris, Crès, 1923. — Fortunat STROWSKI, *Pascal et son temps*, t. 2, Plon, Paris, 1921-1922. — Jean MESNARD, *Pascal : L'homme et l'œuvre*, Paris, 1955. — J. STEINMANN, *Pascal*, Éditions du Cerf, Paris, 1954. — *Les Entretiens des amis de Pascal*, Paris, 1926-1930. — *Discours prononcés lors du tricentenaire de la naissance de Blaise Pascal*, 1 vol., non mis dans le commerce, Clermont-Ferrand, 1923. — Archives publiques, Minutes notariales, Archives de famille.